



Le quatrième mur, de Sorj Chalandon

Le héros du roman de Sorj se prénomme Georges. Si l'on apprend que le prénom de naissance de Sorj Chalandon est Georges, et qu'il a choisi de le modifier en Sorj, qui est le nom que lui donnait sa grand-mère, on s'interroge sur les frontières entre réalité et fiction. Certes, Sorj est, dans la vraie vie, chroniqueur judiciaire, grand reporter et journaliste au Canard enchaîné, tandis que dans la fiction Georges assume le rôle d'un metteur en scène occasionnel. Mais le Liban en guerre étant le cadre du récit, Sorj s'y étant rendu, notamment lors des massacres de Sabra et Chatila, il est naturel de penser qu'il y a en Georges quelque chose de Sorj. D'ailleurs Sorj confie qu'il n'a pu évoquer les terribles images des massacres que par le truchement du roman.

Un roman complexe, qui pourrait se diviser en trois parties.

Une première séquence s'attache à définir le personnage de Georges. Dans les années 1970, bachelier de mai 68, puis étudiant en histoire et « surveillant de réfectoire et de cour de récréation », mais toujours rêvant de théâtre, il lit La Cause du Peuple et, à sa disparition, « s'est résigné à Libération ». La Gauche prolétarienne dissoute, il continue à s'engager à l'extrême-gauche, auprès de laquelle il est de tous les combats en faveur des opprimés, Chiliens, Grecs, Palestiniens... C'est lors d'une manifestation aux cris de « Palestine vaincra » que Georges rencontre Samuel Aboukis, lequel préfère dire « Palestine vivra », et deviendra le maître à penser de Georges. Outre leur engagement politique, c'est le théâtre qui va réunir les deux hommes et sceller leur amitié. Samuel – dit Sam –, metteur en scène, s'est exilé après avoir été torturé par les sbires des colonels grecs, et ce pour avoir monté Ubu roi en demandant à ses acteurs de remplacer « Père Ubu » par « Géorgios », prénom du chef militaire de la junte. Georges, lui, a pratiqué en amateur une sorte de théâtre d'intervention, offrant à des travailleurs en grève Une demande en mariage de Tchekhov pour « la colère du texte et sa drôlerie ». Or Sam mène de front deux projets, monter en France La Résistible Ascension d'Arturo Ui, et l'Antigone d'Anouilh à Beyrouth, mais parce qu'il est atteint d'une grave maladie, et devinant sa mort prochaine, il confie à Georges le soin de réaliser l'exploit : faire jouer sur la ligne de démarcation, alors que la guerre bat son plein, une Antigone qui serait, en raison de sa distribution, symbole de paix et de fraternité. Selon le choix de Sam, Antigone serait jouée par Imane, palestinienne et sunnite ; Hémon, son fiancé, par Nakad, un Druze du Chouf ; Créon, roi de Thèbes et père d'Hémon par Charbel, un maronite de Gemmayzé. Les trois gardes et la reine Eurydice seraient chiites, la nourrice serait chaldéenne et Ismène, sœur d'Antigone, catholique arménienne.

La deuxième séquence nous fait entrer au cœur du sujet. Georges réussira-t-il, réalisant le rêve de Sam, à « faire la paix entre cour et jardin », à réunir sur scène ces frères ennemis, offrant le temps d'une représentation un rôle à chaque belligérant ? Une unique représentation qui serait comme une parenthèse enchantée au cœur de la guerre, quand une ligne de démarcation coupe la ville en deux, que le spectacle aurait lieu dans un cinéma à demi détruit, que les acteurs amateurs peinent à faire la différence entre le personnage qu'ils jouent et la personne qu'ils sont dans la vie réelle. Se pose alors la question de savoir si le théâtre, qui infuse tout le texte, a le pouvoir de changer le monde. S'il peut contribuer à faire reculer la violence, à apaiser les dissensions, à pacifier les peuples. Au fil du récit seront évoqués, outre cette Antigone, devenue figure de la Résistance,

créée en 1944 au théâtre de l'Atelier à Paris pendant l'occupation allemande, le *Lysistrata* d'Aristophane, où l'on voit les femmes de Sparte décréter la grève du sexe tant que les hommes feront la guerre, les poèmes de Mahmoud Darwich, qu'Imane met en scène avec des enfants venus de Sabra et Chatila.

La troisième et dernière séquence, écrite dans un style plus incisif et percutant, est en prise directe avec la réalité, qui a rattrapé le rêve et va le détruire. Est venu le temps du désastre. De la guerre, de l'horreur et des forces du mal en action. Du chaos qui triomphera de la trop belle utopie, dans une accélération inéluctable des événements. Le 4 juin 1982, une séance de travail a réuni tous les protagonistes autour de Georges, lorsque commence le bombardement de la ville. Un obus frappe la salle du centre culturel grec, le groupe, qui s'y trouvait, alors explose, chacun s'égaillant dans une direction qui lui convienne. Alors qu'avec Imane Georges vient au secours des blessés, « un flash blanc, douloureux, immense » l'aveugle. Soigné dans la montagne par le père de Nakad, Marwan son conducteur et son guide, il regagne Beyrouth le 17 septembre 1982 pour y découvrir le massacre du camp de Chatila. La mort désormais est à l'œuvre, emportant ici Imane mais aussi Nakad, là-bas où il a suivi Arafat et ses combattants.

Plusieurs interrogations, soulevées par le dénouement, font la richesse du roman. Comment survivre à la tragédie ? Peut-on, au sortir de la guerre, reprendre le cours d'une vie ordinaire ? La question est posée puisque Georges, après une vaine tentative de se glisser à nouveau dans les habits de l'époux et du père, regagnera le Liban. Quant au grand reporter qui se cache derrière le metteur en scène, peut-il échapper à une certaine fascination qui lui ferait approcher les champs de bataille ? Georges, lui, ne pourra rester simple spectateur, Marwan lui intimant l'ordre d'accomplir seul leur vengeance commune. Marwan et Georges, qu'un destin commun unira bientôt dans la mort.

Théâtre et réalité en parallèle : Antigone bravant la loi de Créon a été condamnée pour avoir voulu donner à son frère Polynice, le réprouvé, une sépulture. Les corps des victimes de Chatila ont été principalement enterrés dans des fosses communes, à l'initiative de La Croix Rouge.

.